

## Octobre 1992 : la première rencontre.

6 octobre 1992. Je débarque à l'aéroport international de Beyrouth. Cela fait alors moins de deux ans que la guerre est officiellement terminée, depuis la reddition du général Aoun. Cette reddition a marqué l'effondrement du camp chrétien abandonné par un Occident plus préoccupé par le pétrole et son confort que par la défense de son identité. Il mourra peut-être lui aussi un jour d'avoir été aussi lâche, aussi complexé à l'idée de défendre une identité qu'il ne veut plus assumer.

L'aéroport des années 1950 porte encore les stigmates visibles de la guerre : des avions épaves achèvent de rouiller dans un coin de la piste, en orphelins tristes d'un azur qu'ils ne côtoieront jamais plus. Ils sont un peu à l'image de ce pays, lui aussi orphelin d'une époque où tout semblait lui sourire et que, sans doute, il ne retrouvera jamais plus. Une succession de contrôles de sécurité permet aux visiteurs de ne pas oublier que ce pays est encore en guerre. Il y a d'abord des soldats en armes, au bas de la passerelle, dégoulinants de sueur dans la chaleur humide et étouffante de ce milieu d'après-midi. Puis une sécurité intérieure libanaise qui, sous les doubles portraits des présidents libanais et syriens, fait mine d'ausculter, l'œil las et désabusé, les passeports des impétrants. Enfin, un contrôle obligatoire par les services de renseignement syriens en civil, dont les

sbires à la mine patibulaire, dévisagent du regard tous les arrivants pour bien leur faire comprendre que ce sont eux, les véritables maîtres. Ce marathon sécuritaire s'achève devant des douaniers débonnaires qui choisissent plutôt d'inspecter les bagages des jolies femmes que ceux des hommes solitaires.

Finalement la sortie. Je suis dans le hall d'arrivée du vieil aéroport où soudain je me trouve aspiré par une foule grouillante, bruyante et bigarrée, mélange de hidjab et de décolletés vertigineux où des familles de toutes confessions attendent avec exaltation le retour d'un mari, d'un fils ou d'une fille. Passé le désagrément des introspections sécuritaires, j'ai l'étrange sentiment, dès cette première rencontre, dans ce brouhaha débordant de vie, que tout ceci m'est familier. C'est comme si je revenais d'un long voyage et que les choses, dans leur désordre et leur chaos, avaient peu changé. Comme si j'avais toujours connu ces tensions sous-jacentes, comme si ce pays dont je foule pour la première fois le sol appartenait à un univers dont je me serais approprié de longue date et à mon insu l'exotisme paradoxal et pittoresque. J'ai l'impression déroutante que ce pays où j'arrive enfin a, d'une certaine manière, toujours fait partie de moi et de mon histoire sans que je le sache, enfoui dans mon inconscient. Ce Liban chanté par la Bible, que je ne connais quasiment pas, dont je ne parle pas la langue, semble déjà faire partie de moi-même.

En retrait de cette houle humaine, je distingue enfin Paul et Nathalie, qui sont venus me chercher. Au début de l'été, Paul était rentré au Liban après avoir passé deux ans à Paris. Il y avait brillamment complété ses études de droit à l'Université Saint-Joseph par une maîtrise et un troisième cycle au Panthéon. Nous avons sympathisé autour d'un café, au sortir d'une conférence de l'ancien président Amine Gemayel sur la crise libanaise et l'occupation de son pays. C'est lui qui m'avait interpellé à la fin de la